

## Présentation

### *Cuba, cultures contemporaines*

Sylvie MÉGEVAND  
Université Toulouse - Jean Jaurès

Son insularité n'a jamais cantonné Cuba dans l'enfermement, mais l'a au contraire placée au cœur d'un très vaste dispositif de migrations, d'échanges et de communications, qu'il soit caribéen, intra ou inter continental. Définie par l'anthropologue cubain Fernando Ortiz comme un *ajiaco* – ce délicieux ragoût longuement mitonné, composé d'éléments *a priori* disparates –, l'identité insulaire qui s'est progressivement créée est complexe et changeante, puisqu'elle est le fruit des brassages et des « rencontres » le plus souvent conflictuelles, qui sont la marque de l'histoire de Cuba et de la Caraïbe.

Si la conquête espagnole a provoqué d'irréversibles dégâts humains et culturels au premier rang desquels s'inscrit la disparition quasi totale des populations amérindiennes – *taïnas* pour l'essentiel –, la culture cubaine a été refaçonnée par de multiples sources, européennes et africaines, voire asiatiques, nées de la colonisation et de l'esclavage. D'autres, telle celle des États-Unis, sont plus récentes et sans doute plus diffuses, mais sont néanmoins prégnantes. Ces brassages intenses ont conduit Fernando Ortiz à forger en 1940, dans *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*, le concept de « transculturation », destiné à appréhender les processus interculturels dans leur complexité :

Hemos escogido el vocablo transculturación para expresar los variadísimos fenómenos que se originan en Cuba por las complejíssimas transmutaciones de culturas que aquí se verifican, sin conocer las cuales es imposible entender la evolución del pueblo cubano, así en lo económico como en lo institucional, jurídico, ético, religioso, artístico, lingüístico, psicológico, sexual y en los demás aspectos de su vida.

La verdadera historia de Cuba es la historia de sus intrincadísimas transculturaciones<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Ortiz, Fernando, *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*, La Habana, Consejo Nacional de Cultura, 1963, p. 99 [1940].

En se substituant aux concepts anthropologiques d'acculturation ou d'inculturation, restreints et euro centrés, la transculturation prétendait notamment rendre compte des bouleversements provoqués par l'esclavage sur un temps long, subis par des populations d'origine africaine qui furent contraintes de se restructurer entièrement dans la Caraïbe, faute de pouvoir y conserver leurs racines. Ortiz évoque à ce propos

... una continua chorrera humana de negros africanos, de razas y culturas diversas, procedentes de todas las comarcas costeñas de África [...]. Todos ellos arrancados de sus núcleos sociales originarios y con sus culturas destrozadas, oprimidas bajo el peso de las culturas aquí imperantes, como las cañas de azúcar son molidas entre las mazas de los trapiches<sup>2</sup>.

De fait, en faisant se répondre en contrepoint (agri)culture du tabac et (agri)culture du sucre, deux plantes et deux ressources emblématiques du paysage et de l'identité insulaires, correspondant chacune à des réalités humaines différenciées, l'anthropologue cubain cernait au plus près les liens consubstantiels qui unissent la culture de Cuba et son histoire.

Dans ce dossier de *Caravelle* consacré aux cultures cubaines contemporaines, on ne saurait négliger l'importance du temps court ; or le passé récent de Cuba a été particulièrement fécond en événements dont la portée nationale et internationale, centrale et périphérique, ont profondément remodelé la physionomie du pays, mais aussi sa culture et sans doute son identité. Il y a quelque soixante ans, la société cubaine s'est volontairement « brisé les os » et donné « un nouveau squelette » – pour reprendre les termes de Jean-Paul Sartre<sup>3</sup>. La révolution castriste a bouleversé les données sociales et politiques antérieures, mais aussi les consciences et les imaginaires ; elle a ouvert de nouvelles voies à divers mouvements d'émancipation tiers-mondistes et s'est opposée frontalement à la toute-puissance états-unienne : comme en écho à la

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 255.

<sup>3</sup> « La révolution, c'est une médecine de cheval : une société se brise les os à coups de marteau, démolit ses structures, bouleverse ses institutions, transforme le régime de la propriété et redistribue ses biens, oriente sa production selon d'autres principes, tente d'en augmenter au plus vite le taux d'accroissement et, dans le moment même de la destruction la plus radicale, cherche à reconstruire, à se donner, par des greffes osseuses, un nouveau squelette ; le remède est extrême, il faut souvent l'imposer par la violence. L'extermination de l'adversaire et de quelques alliés n'est pas inévitable mais il est prudent de s'y préparer. Après cela, rien ne garantit que l'ordre nouveau ne sera pas écrasé dans l'œuf par l'ennemi du dedans et du dehors, ni que le mouvement, s'il est vainqueur, ne sera pas dévié par ses combats et par sa victoire même. »

Sartre, Jean-Paul, « Ouragan sur le sucre », *France-Soir*, 29 juin 1960, publié dans *Les Temps Modernes*, Gallimard, 2008/3 (n° 649)

[[www.cairn.info/zen.php?ID\\_ARTICLE=LTM\\_649\\_0005#pa995](http://www.cairn.info/zen.php?ID_ARTICLE=LTM_649_0005#pa995) (consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2015)].

métaphore de José Martí dans sa lettre inachevée à son ami Manuel Mercado, David osait ouvertement affronter Goliath.

Dès 1959, le paysage culturel cubain changea considérablement, avec la création concomitante d'institutions telles que l'ICAIC (*Instituto cubano de Arte e Industria Cinematográficos*) et la Casa de las Américas, destinée à développer les relations socioculturelles entre l'île et les pays frères d'Amérique. En mars 1961, dans l'élan patriotique de la campagne d'alphabétisation menée dans tout le pays, l'Imprimerie Nationale fut créée et Alejo Carpentier en fut nommé directeur ; elle édita à grande échelle des classiques de la littérature mondiale, dont le premier fut le *Don Quichotte* de Cervantès, tiré à cent mille exemplaires. À l'occasion du premier Congrès National des Écrivains et des Artistes de Cuba organisé à La Havane en août 1961, naissait l'UNEAC (*Unión de Escritores y Artistas de Cuba*), présidée par le poète Nicolás Guillén. Deux mois auparavant, dans le mémorable discours qu'il avait adressé aux intellectuels à la Bibliothèque Nationale José Martí, Fidel Castro avait fixé le cadre idéologique – et les limites, par la même occasion – dans lequel devrait désormais évoluer la culture nationale : « Dans la révolution, tout ; hors de la révolution, rien<sup>4</sup>. »

Alors que Roberto Fernández Retamar repensait la figure shakespearienne de Caliban comme un modèle alternatif et tiers-mondiste, la culture insulaire fit parfois les frais de cette « médecine de cheval » dont avait parlé Sartre, d'abord avec sympathie ; l'affaire Padilla laissa des traces durables dans et hors de Cuba, à l'ère de la pesanteur idéologique des « cinq années grises » (1971-1976)<sup>5</sup>. L'implosion de l'ordre ancien avait fait voler en éclats de profondes inégalités et rendu la culture accessible au plus grand nombre, mais l'exaltation révolutionnaire des premiers temps fit place à la stigmatisation d'individus ou de groupes – tels les homosexuels –, à la marginalisation et aux bannissements, voire à la douleur d'un exil sans retour.

Le dossier de *Caravelle* que nous présentons ici met l'accent sur des expressions culturelles très récentes, qui sont pour la plupart l'émanation directe de la crise des années 1990, définie par Fidel Castro comme une « période spéciale en temps de paix ». La chute du bloc de l'Est et l'état de l'embargo états-unien saignèrent l'île à blanc : faute de matières premières pour faire tourner l'économie, de produits manufacturés et de nourriture, la taraudante question de la survie au jour le jour s'imposa à

---

<sup>4</sup> « Paroles aux intellectuels » (*Palabras a los intelectuales*). Le texte intégral de ce discours est accessible sur le site du ministère de la Culture cubain [[www.min.cut.cu/loader.php?sec=historia&cont=palabrasalosintelectuales](http://www.min.cut.cu/loader.php?sec=historia&cont=palabrasalosintelectuales) (consulté le 14 juin 2015)].

<sup>5</sup> Aujourd'hui courante, l'expression « *quinquenio gris* » est de l'écrivain Ambrosio Fornet.

tous les Cubains, leur dictant des choix cornéliens, dont celui de rester ou de partir. La portée exacte du traumatisme collectif que cette profonde remise en question matérielle et morale a engendrée n'a pas été complètement évaluée ; d'ailleurs, disent encore certains, en est-on réellement sorti ?

Le premier chapitre de ce dossier est consacré aux paradoxes culturels de la période spéciale. La culture nationale fut d'abord sérieusement menacée par la pénurie : ainsi ne trouvait-on plus de papier pour éditer les journaux et les revues, ce qui contraignit à de fortes restrictions, alors que les publications atteignaient 2 500 titres par an dans la décennie 1980. Mais force est de constater les effets paradoxaux que cette crise a eus sur la production littéraire :

Curiosamente el principio de penuria y bancarrota que va a caracterizar la economía cubana en los 90 no se aplica en absoluto a la producción literaria. Al contrario, ésta, como nutriéndose de la crisis, prolifera tanto cuantitativa como cualitativamente, beneficiándose sin duda de un público internacional, atraído por lo que pasa en la isla. Las críticas, hasta ahora más o menos controladas, empiezan a hacerse más sonoras. Nuevas generaciones de escritores van sustituyendo a las precedentes sin que haya por ello ruptura radical ya que autores consagrados siguen publicando y aportando su piedra al edificio<sup>6</sup>.

Si cette période a engendré la « littérature du désenchantement », pour reprendre les termes du critique Jorge Fornet, ce qui aurait pu n'être qu'une tragique impasse a également développé la créativité et le recours au « système D » – *resolver*, disent les Cubains –, encourageant des modèles institutionnels originaux tels que les coéditions avec l'étranger ou la création d'un Fonds pour le développement de la culture financé en devises<sup>7</sup>. À ce titre, le témoignage *in vivo* et non dénué d'humour que livre dans *Caravelle* Luisa Campuzano Sentí, de l'Université de La Havane et directrice du Programme des Études de la Femme de la Casa de las Américas, renvoie au champ d'expérimentation ouvert par cette institution. Née du bouillonnement révolutionnaire – à la fois maison d'édition et revue d'avant-garde –, la Casa a été contrainte lors de la « grande crise » de revoir ses stratégies pour survivre et se renouveler, malgré les aléas économiques et climatiques auxquelles elle a dû faire face. Si certaines options ont été abandonnées faute de moyens, les collaborations et les partenariats noués avec l'étranger, dont un échange universitaire avec les États-Unis, révèlent que l'ouverture au monde

<sup>6</sup> Moulin Civil, Françoise, «Literatura», capítulo 15, in *Historia de Cuba*, Naranjo Orovio, Consuelo (coord.), Madrid, CSIC, Ediciones Doce Calles, 2009, p. 430-431.

<sup>7</sup> Cf. à ce sujet Guicharnaud-Tollis, Michèle et Joachim, Jean-Louis, *Cuba : de l'Indépendance à nos jours*, Paris, Ellipses, 2007, p. 224-227.

permet aujourd'hui à la Casa de se pérenniser et d'étendre son rayonnement culturel bien au-delà des limites américaines qu'elle avait initialement tracées, ce qui donne à l'auteure la possibilité d'évoquer quelques pistes pour l'avenir de cette institution emblématique.

Orienté lui aussi vers le cosmopolitisme, le modèle qu'a développé l'*Oficina del Historiador de la Ciudad de La Habana* depuis 1993 est significatif des changements idéologiques et culturels imposés par la « période spéciale » : après avoir été subventionnée par l'État pour mener à bien la reconstruction de la Vieille Havane – ou ce qu'il en restait –, l'institution a été conduite à s'autogérer et à adopter une économie mixte qui injecte aujourd'hui ses bénéfices dans un budget national à bout de souffle. Émanation de l'*Oficina del Historiador*, la luxueuse revue internationale *Opus Habana* se prévaut de concepts postmodernes, dont l'utopie et le cosmopolitisme urbain, pour révéler aux publics internationaux le patrimoine colonial havanais et renforcer le tourisme culturel insulaire – une politique qu'encouragent les autorités puisque le tourisme est en tête de l'économie nationale avec les *remesas* envoyées par les Cubains de l'étranger, loin devant le sucre. Récemment valorisée par la réouverture du mythique Théâtre Martí, l'*Oficina* revêt aujourd'hui une telle importance qu'Eusebio Leal – l'actuel Historien de la Ville de La Havane – était présent lors de la réouverture de l'ambassade cubaine à Washington en juillet 2015. Dans son étude sur *Opus Habana*, Sylvie Mégevand, de l'Université de Toulouse - Jean Jaurès, y voit la preuve du rôle de la culture et de l'identité nationales dans le processus de normalisation diplomatique qui se déroule actuellement sur la scène internationale.

Reflet des sympathies des artistes étrangers pour l'expérience cubaine, le journal que la Française d'origine polonaise Wanda Lekszycka a tenu de l'intérieur au cours de la révolution, puis pendant la « période spéciale en temps de paix » exprime au jour le jour un point de vue à la fois bienveillant et décentré, impliqué et extérieur, sur la réalité insulaire. Dans son étude monographique, Sylvie Bouffartigue, de l'Université de Versailles Saint-Quentin en Yvelines, souligne que cette pianiste et intellectuelle a fini par faire souche à La Havane, ce qui renvoie à une réflexion sur la complexité des racines identitaires d'une terre de migration.

Le deuxième chapitre de ce dossier de *Caravelle* s'intéresse aux voix créatives multiples et souvent interdépendantes, qui recomposent l'identité insulaire transculturelle avec des moyens esthétiques renouvelés. Actrice privilégiée de la création cubaine contemporaine, l'écrivaine et poétesse Nancy Morejón a fait à *Caravelle* l'amitié de se livrer à une méditation esthétique – qui est également une critique d'art et un essai

littéraire – sur « les formes du silence » du sculpteur Agustín Cárdenas ; elle y construit un discours poétique en évoquant le rapport de la matière et de la forme au temps, à la mémoire et à l'espace, à la tropicalité et à l'identité caribéennes, rappelant la part qu'occupent ces sculptures de bois, de bronze ou de marbre dans le « discours antillais<sup>8</sup> ». Elle nous a également confié des poèmes inédits en France, qui ont été choisis par Sandra Hernández Monet-Descombey, de l'Université Lumière de Lyon, et qui figurent dans la rubrique « Littératures » de ce numéro. Dans « Afro-féminisme et écriture critique à Cuba », cette dernière se penche sur une expression poétique et identitaire féconde, dont celle de Nancy Morejón, qui s'est affirmée lors des dernières décennies *via* le double prisme de l'écriture féminine et de la négritude. En effet, l'égalitarisme révolutionnaire n'a pas entièrement gommé les préjugés raciaux, ce qui a favorisé la réflexion des écrivaines autour de l'afro-négrisme. Étudiée notamment par l'historienne cubaine María del Carmen Barcia dans *La otra familia: parientes, redes y descendencia de los esclavos en Cuba*<sup>9</sup>, la question prégnante des origines, de la mémoire et de la filiation des populations africaines réduites en esclavage – et non pas des esclaves africains, ce qui inverse notre perspective sur la servitude – alimente la réflexion identitaire des écrivaines. Ces origines et ces cultures ont été niées, dispersées ; toute trace en a été effacée par la Colonie et elles ont été réinventées sur de nouvelles bases, dans un autre espace-temps. Longtemps perçu comme un facteur d'ascension sociale grâce au blanchiment, voire comme un moyen d'accéder à la liberté pour les femmes esclaves, le métissage est aujourd'hui reconsidéré à la lumière des discours littéraires féministes. Ainsi la figure de la mulâtresse tend-elle à rester ambiguë : faite de lieux communs tels que la beauté et le potentiel érotique, elle renvoie aussi à une image dégradée de la femme métisse ou noire.

Intitulée « L'exil : vers une autre transculturation », la troisième partie de ce dossier est consacrée à la littérature produite hors de l'île, qui ne saurait être exclue de la création cubaine contemporaine. Si tant est que « l'exil renforce les pouvoirs de l'imagination » – selon Arjun Appadurai –, les ruptures qui ont jalonné la vie culturelle cubaine de ces dernières décennies ont pourtant ouvert des sources créatives fécondes, comme en témoigne l'analyse de Michèle Guicharnaud-Tollis, de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, sur la littérature de l'exil, à travers les cas du romancier Guillermo Cabrera Infante, du poète Gastón Baquero ou de l'essayiste et romancier Gustavo Pérez Firmat. *Via* des expériences

<sup>8</sup> Glissant, Édouard, *Le discours antillais*, Paris, Folio Gallimard, Collection Essais, 1997 [1981].

<sup>9</sup> Barcia, María del Carmen, *La otra familia: parientes, redes y descendencia de los esclavos en Cuba*, La Habana, Fondo Editorial Casa de las Américas, 2009.

individuelles différenciées, elle nous livre leur regard commun, à la fois périphérique et distancié, ancien et neuf, intérieur et extérieur. Leurs voix sont plurielles et leur exil, intérieur ; privés de leur lectorat d'origine, de leur environnement, les auteurs recomposent leur espace, convoquent leur enfance par la musique, les objets ou leurs racines africaines. Si le parler cubain reste le mode d'expression de certains, d'autres finissent par ressentir un déphasage et s'en éloignent presque à leur insu, allant jusqu'à imprégner leur discours d'une autre langue que l'espagnol. Chacun devient une île et le débat sur la déterritorialisation de la littérature reste ouvert. La diaspora intellectuelle cubaine démultiplie ainsi l'image de l'île à travers le monde, contribuant largement à la diffusion de sa culture, mais aussi à son renouvellement – ce qui n'est pas le moindre des paradoxes.

L'histoire s'écrit aujourd'hui à un rythme accéléré : en novembre 2014, un début de normalisation s'est instauré entre Cuba et les États-Unis puis l'île a été rayée de la liste internationale des pays terroristes. Le 20 juillet 2015, les relations diplomatiques ont été officiellement rétablies entre les deux pays dont les ambassades ont rouvert conjointement, après cinquante-quatre ans de rupture. D'importantes questions restent en suspens, dont celle de Guantánamo où sont toujours retenus les prisonniers soupçonnés de terrorisme islamiste, mais la visite du pape François à Cuba du 19 au 22 septembre 2015, après celles de Jean-Paul II (1998) et de Benoît XVI (2012), est un autre signe fort d'ouverture au monde. Il est encore impossible d'évaluer précisément la portée politique, économique et culturelle de tels changements, pour qui songe à l'abîme – en voie de comblement toutefois, au fil des générations – qui s'était creusé entre centre et périphérie, opposant les communautés de Miami et de Cuba à partir de 1959.

Qu'il s'agisse de la vie intellectuelle refaçonée par la période spéciale, de l'expression des voix féminines et de l'africanité ou de la création depuis l'exil, ce dossier de *Caravelle* entend saisir des facettes originales de la culture contemporaine insulaire, à un moment où s'écrivent de nouvelles et grandes pages de l'histoire de Cuba.